

ÉLIETTE ABÉCASSIS

ET TE VOICI
PERMISE
À TOUT HOMME

roman

ALBIN MICHEL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt exemplaires
sur vélin bouffant des papeteries Salzer
dont dix exemplaires numérotés de 1 à 10
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de I à X*

© Éditions Albin Michel, 2011

*Au professeur Liliane Vana,
grâce à qui j'ai pu conquérir ma liberté.*

1.

Je n'étais pas maquillée ce jour-là. Mes cheveux étaient retenus par une queue de cheval, je ne portais pas de lentilles, mais des lunettes qui cerclaient mes yeux de fer. J'avais davantage l'air d'une étudiante que d'une femme de trente-huit ans. J'étais penchée sur les revues spécialisées et les nouveaux ouvrages que je m'apprêtais à ranger, lorsque j'entendis une voix, ou plutôt la musique d'une voix, une mélodie douce et grave, d'une grande justesse, harmonieusement posée :

– Je cherche un livre, disait-elle. Un livre à offrir. Un livre qui ouvrirait une porte. Ou en fait, plusieurs livres. C'est pour quelqu'un qui n'y connaît pas grand-chose. Mais je vous dérange peut-être ?

Je levai les yeux. Grand de taille, l'homme portait une veste kaki sur un jean. Ses cheveux plutôt longs, tout comme la lueur d'amusement dans le regard, lui donnaient une apparence juvénile ; mais il devait avoir une quarantaine d'années. Il tenait un sac en cuir patiné qui

semblait lourd et dont je ne découvris le contenu que plus tard.

– En fait, si vous avez du temps pour me donner un conseil, je voudrais acheter les publications qui vous semblent les plus importantes dans ce domaine.

Je l'accompagnai à travers les rayons. Je sentis son regard couler des livres à moi, de moi aux livres, alors qu'il écoutait ce que je lui disais avec attention. Je lui parlai de Léon Askénazi, dit « Manitou », grand maître de toute une génération de penseurs en France, qui avait ouvert la pensée juive à la philosophie et aux sciences humaines. J'évoquai Adin Steinsaltz, qui avait osé traduire le Talmud de l'araméen en hébreu, et la pensée juive en langage universel. Je lui présentai Emmanuel Lévinas et ses leçons talmudiques, et insistai sur les *Bâisseurs du temps* d'Abraham Heschel : il y montrait comment les juifs, qui n'avaient pas laissé de trace spatiale, ont été les architectes du temps, en le sanctifiant par le shabbat, comme une effraction spirituelle. Tous ces auteurs qui avaient exploré la dimension humaine du judaïsme me guidaient et donnaient un sens à ma vie. Il écouta mes explications avec attention, puis il partit, avec tous les ouvrages, et un sourire.

Sacha Steiner revint le lendemain, le surlendemain, presque tous les jours. Il était là : tous les chemins le ramenaient vers la librairie et, peu à peu, sans oser me

l'avouer, je m'habituai à ses visites au point de les espérer, ou de le regretter lorsqu'il ne venait pas. Vêtu de vestes brunes ou kaki, de jeans et de baskets, affublé de son gros sac, il avait toujours l'air prêt à partir en voyage. De fait, il l'était : photographe pour des revues spécialisées, il était souvent absent de Paris. Il me troublait. La façon dont il posait ses yeux sur moi, l'intensité de son regard, sa détermination me touchaient, au plus profond de moi. Pas à pas, l'air de rien, il s'installa dans ma vie de libraire, entre les rayons de pensées juives et les livres de prières.

Un soir, juste avant la fermeture, il m'invita à prendre un café. Je refusai. Il m'invita encore. Je refusais toujours. Il insista, je finis par céder, et je le suivis au bistrot d'en face. C'est alors qu'il m'avoua qu'il avait gardé pour lui tous les ouvrages qu'il m'avait achetés. Il n'avait encore rien lu sur le judaïsme qu'il ne pratiquait pas, mais son fils préparait sa bar-mitsva dans une synagogue libérale et il voulait l'aider. Son ex-femme n'était pas juive. Fils de rescapés de la Shoah, il n'avait jamais été proche de la religion. À mon tour, je lui racontai ma vie. Moi aussi j'étais divorcée. J'avais une fille de huit ans. Sur le reste, je ne dis rien. Je ne pouvais pas en parler. Je ne trouvais pas les mots. J'en avais honte, comme si j'étais la complice d'un crime inavouable.

2.

Avant mon mariage, comme toute future épouse, j'ai reçu des cours sur les lois de la pureté familiale, par la femme du rabbin de notre communauté. Ce sont les lois de l'intimité conjugale que la mariée doit connaître avant l'union avec son époux. Un mari a des devoirs envers son épouse, ainsi qu'il est dit dans la Torah : « De sa nourriture, de son vêtement, de l'intimité conjugale, tu ne la priveras pas. » Les kabbalistes insistent pour que le couple soit nu au moment de l'étreinte et que rien ne fasse obstacle au contact des deux corps. Pour eux, le temps le plus favorable à l'intimité conjugale est la nuit de shabbat. Il est dit aussi dans les textes que « l'homme après l'amour doit rester dans la femme ou dans son lit afin qu'elle ne croie pas que l'amour s'est consumé ». Il est enseigné à tous les futurs époux que l'acte sexuel s'accomplit dans l'amour et non avec lassitude ou à contrecœur. L'homme doit embrasser sa femme au moment de l'union. Les kabbalistes écrivent qu'il doit l'embrasser sur la bouche, qu'il faut prolonger l'étreinte

et concentrer sa pensée sur sa femme. L'époux a l'obligation de la satisfaire. S'il contrevient à cette loi, elle est en droit de demander le divorce.

J'ignorais alors combien ces lois étaient pertinentes. Je le découvris à mon insu. Hélas, mon mari n'était ni tendre ni affectueux avec moi. Avec lui, l'expression «devoir conjugal» prenait tout son sens : on aurait dit qu'il s'en débarrassait comme d'une corvée. Ou parfois, lorsqu'il buvait, il était joyeux : mais le cœur n'y était pas. De temps en temps, il faisait semblant d'être heureux pour montrer qu'il en était capable. Pour se justifier, il disait que je n'étais pas désirable, ou alors il exprimait une fatigue intense dès lors qu'il mettait les pieds dans notre lit, il s'endormait aussitôt et je restais, le vendredi soir, à regarder se consumer les bougies du shabbat.

Je suis née dans une famille de stricte observance, d'un père scribe et d'une mère très respectueuse des traditions. Notre père, dont le métier est de copier la Torah et d'écrire les contrats de mariage à la main, nous a enseigné les lois et leurs applications. Étant l'aînée de cinq frères et sœurs, j'ai appris très tôt les responsabilités des matriarches, les courses, les repas, l'éducation dans une maison où ne régnait jamais le silence mais toujours l'exigence. Dans ma famille, on ne pensait ni à la séparation ni au divorce. C'est sans doute la raison

pour laquelle, pendant longtemps, je n'arrivai pas à mettre des mots sur mon malaise. Je combattis avec moi-même, avant de savoir si je devais sauver ma vie de femme ou bien celle d'épouse et de mère, et pourquoi ces rôles étaient aussi incompatibles. Était-ce là notre punition ? On parle souvent de la malédiction de la femme après qu'elle a été chassée du jardin d'Éden : « Tu accoucheras dans la douleur. » Mais on oublie toujours qu'elle est accompagnée d'une deuxième malédiction : « Tu seras en manque de ton homme, et celui-ci te dominera. » C'était ma destinée et, pourtant, je ne pouvais m'y résoudre. Parfois je me résignais, parfois je me révoltais. J'appréhendais le vendredi soir, où nous nous retrouvions en famille. Pour oublier, je vidais la coupe de vin bénit du shabbat. Je pouvais ainsi m'assoupir, à ses côtés – seule.

3.

Sacha et moi devînmes liés par une amitié née d'un mélange de séduction et de discussions à bâtons rompus, qui pouvaient durer des heures, soit à la librairie, soit au téléphone. Les mots qu'il m'était interdit de dire empruntaient les chemins écartés des tournures, des périphrases et des métaphores.

Dans la journée, grâce aux portables, on partageait nos vies : les moments où on allait chercher nos enfants à l'école, leurs goûters, leurs repas, leurs bains. On s'appelait avant et après un rendez-vous : on suivait le chemin de l'autre, heure par heure, minute par minute. Lorsque je n'arrivais pas à endormir ma fille, je l'appelais, il calmait mes angoisses. Les enfants sont comme des petits animaux sauvages qu'il faut apprivoiser, disait-il. Et toi aussi, ajoutait-il.

Il parlait doucement, sa voix me bouleversait, je la sentais vibrer jusqu'au fond de moi. La musique de ses mots me guidait. Peu importaient les paroles : ce qui comptait, c'était ce qu'elles dessinaient entre elles. Les

inflexions, les intonations, la voix un peu rauque des matins, celle, plus énergique, du milieu de journée, nimbée des bruits de la vie, et celle du soir qui se découpait sur le silence me donnaient des frissons. À l'inverse de la tonalité métallique de mon mari, qui me glaçait les sangs, la sienne me berçait et parfois, la nuit, je m'endormais au téléphone. J'aimais sa sérénité, son flegme, son côté français-israélite, sa distance, sa pondération, son discours argumenté et construit, sa sagacité, sa logique, le rythme de ses phrases, la façon dont sa pensée était structurée, le flot de ses paroles scandé par des prétérations, des effets d'annonce... Plus profondément, son rapport au monde : un mélange de fatalisme et de volontarisme. Sa façon d'exister, qui était une façon d'exister après : il était né et il vivait après la Shoah qui avait marqué sa vie et celle de sa famille.

J'aimais sa relation à la musique, son amour pour elle, plus dans l'écoute que dans le geste. Et aussi, j'appréciais sa manière d'embrasser l'existence, la générosité avec laquelle il le faisait, et son regard sur les femmes. J'aimais son respect du secret, son intuition des sujets à éviter et sa délicatesse à ne jamais les aborder. J'aimais sa virilité qui me faisait me sentir femme par rapport à l'homme qu'il était. J'appréciais sa passion pour son art, son ardeur, et la fulgurance de ses images, lorsqu'il me les montrait. J'aimais lorsqu'il me parlait de la lumière. Des moyens de la sculpter, de la modeler, de la diffuser autour d'un sujet pour lui donner une âme. Celle qui

naît miraculeusement d'un rayon de soleil, et celle que l'on ne peut créer que lorsqu'il fait sombre. Il avait une prédilection pour les maîtres du clair-obscur qui illuminent les ténèbres. Il m'apprit comment, dans *La Sainte Famille* de Rembrandt, tandis que la partie droite de la toile restait dans l'obscurité, la lumière qui tombait d'une vaste fenêtre inondait toute la partie gauche de l'atelier, jusqu'au sein de la nourrice. Il m'expliqua alors comment le peintre jouait avec la lumière naturelle comme le photographe aujourd'hui avec la lumière artificielle. Il me parla aussi de la lumière de Vermeer qui irradiait l'espace comme si elle émanait de la peinture même. La lumière avec l'ombre créait une troisième dimension : la profondeur. Magicienne inépuisable, elle révélait la matière : les plis d'un tissu, le grain de la peau, ou l'éclat d'un regard – tout devient palpable.

Sans que je m'en aperçoive, sans que je le décide vraiment, de rendez-vous en murmures tardifs, notre relation se construisait dans le secret, en marge de ma vie. Il m'invita plusieurs fois à dîner, mais je déclinai. Il voulut que je le retrouve chez lui, et je refusai. Quant à l'inviter chez moi, c'était impossible. Je ne voulais pas que ma fille nous vît ensemble.

Un soir, à la fermeture de la librairie, Sacha m'attendait. Il était beau, reconnu-je. Il y avait quelque chose de puissant en lui : il était habité d'une force virile. Habillé d'une veste sombre sur une chemise en jean, il cachait sous son chapeau des yeux verts perçants,

pénétrants. Il m'observait ; et lorsque je croisai son regard, il ne baissa pas les yeux, mais s'avança vers moi.

– Demain, tu es là ? dit-il.

– Je suis là.

– Et après-demain ?

– Aussi.

– Et tous les autres jours de la vie ?

Je souris : j'étais décontenancée.

Comment lui dire, lui expliquer ? Comment faire en sorte qu'il comprenne ? J'avais l'impression de détenir un terrible secret ; et la certitude que, s'il l'apprenait, il s'éloignerait de moi à jamais.